

LA JOIE DE L'UNION ;
L'ÉPREUVE DE LA PRÉCOGNITION DE LA MORT,
DE L'ANGOISSE ET DU DÉSESPOIR DANS LE CŒUR

Le Destin l'accompagna sur sa route prévue et immuable.

Les espoirs et les aspirations de l'homme fabriquent les roues vagabondes qui portent le corps de sa destinée et mènent sa volonté aveugle vers un but inconnu. Le destin qui se trouve en lui façonne ses actes et règne ; son visage et sa forme sont déjà nés en lui, ses liens de parenté existent dans le secret de l'âme ; ici-bas, il semble que la Matière organise la vie du corps, et que l'âme suit, là où sa nature le conduit : Nature et Destin entravent le libre arbitre de son choix.

Mais de plus grands esprits peuvent renverser cet équilibre et faire de l'âme l'artiste de sa propre destinée. Telle est la vérité mystique que dissimule notre ignorance : le malheur est un passage pour notre force innée, l'épreuve est un choix secret de notre âme, Ananké est le propre décret de notre être.

Tout se trouvait accompli de ce que le cœur de Savitri avait choisi — passionné et calme à la fois, endurant et charmant — et fidèle à la voie de sa force inflexible, il menait à son aboutissement la longue boucle cosmique. Une fois de plus elle s'installa derrière des sabots bruyants et pressés ; la hâte de son escorte armée et le fracas des chars retentissant alentour, l'enlevèrent à son foyer. Une Terre répandue, tirée de sa somnolence muette, dans sa vaste indolence leva vers elle son regard : des collines ondulantes dans une brume irisée, d'immenses contrées qui s'étiraient voluptueusement sous un ciel d'été, des régions et des régions largement offertes au soleil, des cités semblables à des gemmes de chrysolite sous un souffle brûlant et de paisibles rivières jaunes aux crinières léonines, menaient à la ligne émeraude des marches du Shalwa, ces florissants contreforts des formidables montagnes de fer, bardées de pics austères parmi les solitudes de titan.

Sur la lisière de ces bois rayonnants de joie, de nouveau elle approchait l'endroit charmant et destiné où pour la première fois elle s'était trouvée face au visage de Satyavan, tandis que lui, comme s'il rêvait éveillé, découvrait une beauté et une réalité éternelles : la douceur or de lune de l'enfant céleste née sur la Terre.

Le passé reculait, cédant le pas à l'avenir : déjà oubliés, ou s'estompant dans la mémoire, bien loin derrière se trouvaient à présent les halls spacieux de Madra, les colonnes de marbre sculpté, les alcôves fraîches à la lumière tamisée, les mosaïques pétillantes sur les sols de cristal, les pavillons perchés, les bassins qui ondulent sous la brise et les jardins bourdonnant du murmure des abeilles, et l'éclaboussement des fontaines dans le vaste bassin bordé de pierre, la transe solennelle et pensive du midi qui couve, les colonnades blafardes et songeuses dans le soir tranquille, avec la lune qui lentement se lève et plane sur fond de nuit. Les visages familiers avaient été laissés loin derrière, avec leurs lèvres souriantes qui babillent joyeusement, et l'étreinte des mains intimes étroitement enlacées, et la lumière d'adoration dans les yeux chéris, avec tout ce qu'ils offraient à l'unique souveraine de leur vie. La solitude primordiale de la Nature se trouvait là : en ce lieu d'exil convenant aux ascètes qu'est cette immense forêt inhumaine à l'âme furtive, loin du tapage

rassurant des conversations des hommes et de leur cohue quotidienne, l'on n'entendait que des voix d'oiseaux et d'animaux.

Par une superbe fin d'après-midi marquée de l'œil d'un nuage rouge, passant une étroite ouverture, une faille fleurie dans la verdure, hors de vue du Ciel et de la Terre, Savitri et son escorte débouchèrent dans l'impressionnant refuge d'un crépuscule émeraude. Là, guidés par un vague sentier peu engageant qui cheminait parmi les ombres de troncs énormes sous des arches avaries en rayons solaires, ils découvrirent les chaumes bas des toits d'un ermitage, rassemblés sous une tache couleur d'azur dans une clairière ensoleillée qui semblait être l'éclatement d'un gai sourire au cœur de cette forêt cyclopéenne, sévère refuge de la pensée et de la volonté de l'homme, gardé par la foule des géants des bois. Parvenus en ce hameau rustique, et ayant cessé de se poser des questions quand à l'étrange destinée de Savitri, ils offrirent leur splendide bien-aimée au grand roi aveugle, souverain pilier de puissance déchu, ainsi qu'à la femme majestueuse et pleine d'attentions qui fut reine autrefois et qui à présent n'espérait plus rien de la vie pour elle-même, mais espérait tout pour son unique enfant, appelant sur ce front particulier, de la part d'un Destin préférentiel toute la joie de la Terre, toute la béatitude du Ciel. Adorant sa sagesse et sa beauté comme celles d'un jeune dieu, elle voyait qu'il était aimé des cieux autant que d'elle-même, elle se réjouissait de sa valeur et croyait en son destin, ignorant tout du maléfice qui s'approchait.

S'attardant quelques jours à la lisière de la forêt comme de ces gens qui cultivent la douleur de la séparation, réticents à séparer dans les larmes leurs mains unies, se refusant à voir ce visage pour la dernière fois, lourds du chagrin des jours à venir et s'interrogeant sur l'insouciance du Destin qui de ses mains frivoles ruine ses œuvres les plus belles, le cœur lourd d'une grande douleur, ils la quittèrent comme on quitte, contraint par une fatalité inévitable, quelqu'un que l'on ne reverra plus jamais ; convaincus de la singularité de son destin, impuissants devant le choix du cœur de Savitri, ils l'abandonnèrent à son ivresse et son sort, à la charge de la forêt sauvage et formidable.

Tout ce qui avait été sa vie était laissé derrière, tout ce qui dorénavant allait être à eux deux lui souhaitait la bienvenue, et elle demeura avec Satyavan dans les bois sauvages : elle estimait sa joie sans prix, sachant la mort si proche ; pour l'amour et pour l'amour seulement, elle vivait. Comme investit d'une stabilité propre au-dessus du cours des jours, son esprit immobile surveillait la hâte du Temps, tel une statue de passion et de force invincible — absolu de volonté tendre et impérieuse, tranquillité et violence des dieux, indomptable et immuable.

Dans les premiers temps, sous le ciel saphir, la solitude sylvestre lui apparut comme un rêve somptueux, un autel de la splendeur et du feu de l'été, un palais des dieux tapissé de fleurs, dont le ciel serait le toit, où chaque scène est un sourire sur des lèvres enchanteresses, où toutes les voix sont celles des bardes du bonheur. Il y avait un chant dans les caresses du vent, il y avait une gloire dans le moindre rayon de soleil ; la nuit était une chrysopraxe sur étoffe de velours, un nid de ténèbres ou un abîme baigné de lune ; le jour était un festival pourpre porteur d'un hymne, le déferlement d'un rire de lumière, de l'aurore au crépuscule. L'absence de Satyavan peuplait de rêves sa mémoire, sa présence rétablissait l'empire d'un dieu. Fusion des joies de la Terre et du Ciel, une fournaise ardente d'ivresse nuptiale passa, élan de deux âmes pour être une, embrasement de deux corps en une seule

flamme. Les portes d'une félicité inoubliable s'étaient ouvertes : deux vies se trouvaient enlacées dans un Paradis terrestre et le destin et l'angoisse avaient fui cette heure flamboyante.

Mais bientôt faiblit le souffle brûlant de l'été et des foules de nuages d'encre vinrent à traîner le long du ciel et la pluie s'abattit en sanglots sur les feuilles trempées et la tempête éveilla la voix de titan de la forêt.

Alors qu'elle écoutait le craquement funeste de la foudre et le tambourinement fugitif du passage des averses et le long soupir insatisfait du vent et le désespoir qui murmure dans les bruits tourmentés de la nuit, l'angoisse du monde entier fondit sur Savitri. L'obscurité de la nuit semblait être le visage menaçant de son avenir. Le spectre du destin de son amant se dressa et les mains de la peur se posèrent sur son cœur mortel. Les instants filaient, fugitifs et sans merci ; ses pensées, son esprit en alerte, se souvenaient de la date fixée par Narad. Intendante de ses propres richesses, en tremblant d'émotion elle faisait le compte du peu de jours restant : une affreuse perspective cognait dans sa poitrine ; l'allure des heures lui était redoutable. Devant sa porte arriva, passionnée étrangère, l'Angoisse : tenu à l'écart lorsqu'elle se trouvait dans les bras de Satyavan, dès son réveil ce spectre se dressait dans le petit matin pour la regarder droit dans les yeux. En vain tentait-elle de fuir dans des abîmes de félicité la vision tenace du dénouement. Plus elle plongeait dans l'amour et plus grandissait l'angoisse ; sa peine la plus intense jaillissait des gouffres les plus doux. Sa mémoire n'était qu'une poignante douleur, elle percevait chaque jour ainsi qu'une page d'or cruellement arrachée de son livre trop fragile d'amour et de joie.

Ainsi, vacillant sous les fortes rafales du bonheur, et ballottée dans les vagues obscures de l'oracle, et nourrissant angoisse et terreur dans son cœur — car celles-ci siégeaient maintenant parmi les hôtes de son sein ou bien, insaisissables, arpentaient sa chambre intérieure — elle scrutait d'un regard aveugle la nuit de son avenir. Étrangère au niveau du mental bien que toute proche au niveau du cœur, lorsqu'elle vaquait parmi ces êtres inconscients qu'elle aimait, elle regardait à l'extérieur de sa propre individualité séparée et voyait le monde de l'ignorance qui, le sourire aux lèvres, allait gaiement son chemin à l'encontre d'une fatalité inconnue, et elle était frappée de stupeur par l'insouciance de la vie des hommes : car ceux-là, bien qu'intimes, semblaient marcher dans d'autres mondes, assurés du retour du soleil, drapés dans leurs petits espoirs, leurs petites affaires de l'heure présente — elle, avec son terrifiant savoir, se trouvait seule. Le précieux arcane de bien-être qui auparavant l'ençassait dans un écrin d'argent, protégée dans un nid flamboyant de pensée et de rêve, avait fait place à des heures tragiques d'isolement et d'angoisse solitaire que personne ne pouvait partager ni connaître, effet d'un corps qui voyait proche le terme de sa joie et du bonheur fragile de son amour mortel.

Son paisible visage, tranquille et doux et calme, la grâce de ses actes quotidiens étaient à présent un masque ; en vain cherchait-elle au fond d'elle-même une base de tranquillité et la paix de l'esprit. L'Être Intérieur silencieux qui voit passer le drame de la vie avec des yeux impassibles et endure la souffrance du mental et du cœur et aide à supporter le monde et le destin dans la poitrine des hommes, se trouvait constamment voilé à son regard. Un aperçu ou un éclair venait à passer, mais la Présence demeurait cachée. Seuls, son courage impétueux et sa volonté passionnée étaient portés au premier plan pour affronter l'immuable fatalité ; vulnérables, nus, tributaires de sa condition humaine, ils n'avaient pas les moyens d'agir, aucune chance de sauver. Pourtant elle gardait cela sous son contrôle et rien n'était visible

de l'extérieur : vis à vis de son entourage, elle était toujours l'enfant qu'ils connaissaient et aimaient ; ils ne voyaient pas la femme affligée intérieurement. Aucun changement n'apparaissait dans ses gestes admirables : auparavant impératrice respectée que tous se vouaient à servir, elle s'était faite la servante zélée de tous, et ne s'épargnait pas les travaux du balai, de la jarre et du puits, ni les tendres attentions dont certains avaient besoin, ni l'entretien du feu sur l'autel et dans la cuisine, aucune de ces menues besognes qui aurait pu revenir aux autres et que sa vigueur de femme fut capable d'accomplir. Dans chacun de ses actes resplendissait une étrange divinité : à travers le geste le plus simple elle pouvait occasionner l'union avec la radieuse enveloppe de lumière de la Terre, dans une glorification par l'amour des actes les plus communs. Elle était Tout-Amour et cet unique lien divin reliait tout ensemble, avec elle comme un cordon d'or.

Mais lorsque sa peine affleurerait de trop près la surface, ces occupations, auparavant accessoires plaisants de sa joie, lui paraissaient vides de sens, comme un vernis brillant, et n'étaient plus qu'une ronde mécanique et vide, sa volonté ne partageant plus les actions de son corps. Toujours, en retrait de cette étrange vie divisée, son esprit tel un océan de feu vivant possédait son amant et se cramponnait à son corps dans une étreinte obstinée pour protéger son compagnon menacé. Toute la nuit durant elle veillait au fil des longues heures silencieuses, en contemplation devant les trésors de son sein et de son visage, saisie par la beauté de son front endormi, et sur ses pieds elle déposait ses propres joues brûlantes. Au réveil, dans le petit jour, leurs lèvres restaient interminablement unies, elle ne consentait pas à ce qu'ils se séparent déjà, ou perdent la joie languissante de cette coulée de miel, refusant de relâcher de son sein le corps de Satyavan — symboles ardents mais inadéquats dont l'amour doit se servir. Intolérante de la pauvreté du Temps, sa passion retenant les heures fugitives exigeait que des siècles soient dépensés en un jour d'amour prodigue et de vagues d'extase ; ou bien parfois elle luttait jusque dans le temps mortel pour y construire une petite chambre d'éternité par l'union profonde de deux vies humaines, son âme recluse enfermée dans l'âme de Satyavan. Et après que tout soit donné, elle demandait encore ; insatisfaite même de sa forte étreinte, elle brûlait de s'écrier :

"O mon tendre Satyavan, O toi l'amant de mon âme, donne encore, donne encore pendant que tu le peux, de cet amour à celle que tu aimes. Sur chacun de mes nerfs marque ton empreinte afin que soit préservé le message de mon cœur qui vibre pour toi. Car bientôt nous allons nous quitter et qui sait pour combien de temps jusqu'à ce que la grande Roue dans sa ronde monstrueuse nous ramène l'un à l'autre et restaure notre amour ?"

Elle l'aimait trop pour prononcer un mot fatal et ainsi déposer son fardeau sur le front heureux de Satyavan ; elle refoulait dans sa poitrine le chagrin qui voulait s'échapper, et se réfugiait en elle-même, muette, sans aide, seule. Mais Satyavan parfois comprenait à demi, ou du moins percevait dans cette réponse hésitante propre à notre cœur aveuglé de pensée, le besoin informulé, l'abîme insondable de cette exigence profonde et passionnée. Tout le temps qu'il pouvait épargner dans l'activité de ses journées — le travail d'abattage du bois dans la forêt, la chasse pour la nourriture dans les clairières des bois sauvages, les services requis par les besoins de son père aveugle — il lui consacrait et l'aidait ainsi à multiplier les heures, grâce à la proximité de sa présence et son étreinte, grâce à la délicatesse prodigue de ses mots d'amour, et aux battements conjugués de leurs deux cœurs unis.

Mais rien n'était assez pour assouvir son besoin insatiable. Si sa présence apportait l'oubli pour un temps, son absence laissait le champ libre aux douloureuses atteintes de l'angoisse ; elle voyait le désert de ses jours à venir représenté dans chaque heure de solitude. Bien que, dans l'évocation plaisante mais vaine d'un flamboyant mariage empruntant l'échappatoire de la mort, elle rêva de son corps enveloppé dans la flamme funéraire, elle savait qu'elle n'avait pas le droit de s'accrocher à ce bonheur de mourir avec lui et le suivre, agrippée à sa tunique, à travers ces autres régions, tels des voyageurs contents dans un Au-delà délicieux, sinon terrible. Car ses parents infortunés auraient encore besoin d'elle ici-bas, pour les aider dans le vide de leurs derniers jours.

Souvent il lui semblait que la douleur des âges avait pressé sa quintessence dans sa seule blessure, concentrant sur elle un monde de torture. Ainsi, tenant son amour cloîtré dans la chambre silencieuse de son âme pour survivre avec sa secrète angoisse, elle demeurait comme une prêtresse hébétée en compagnie de dieux cachés que l'offrande muette de ses jours ne savait apaiser, présentant son désespoir en guise d'encens, sa vie étant l'autel et elle-même le sacrifice.

Et pourtant ils grandissaient toujours plus l'un dans l'autre, au point qu'il semblait qu'aucun pouvoir ne pourrait briser leur union, car même les murs de leurs corps n'étaient plus une division. Et lorsqu'il parcourait la forêt, souvent, l'esprit conscient de Savitri s'en allait avec lui et avait connaissance des actions de Satyavan comme s'il se mouvait en elle-même ; lui, moins conscient, vibrait en harmonie avec elle au loin. Toujours grandissait l'envergure de sa passion ; angoisse et terreur se faisaient nourriture de ce puissant amour. Magnifié par ses tourments, il emplissait le monde entier ; il était toute sa vie, il devint toute sa Terre et tout son Ciel. Bien qu'incarné dans la vie et rejeton du Temps, immortel il allait de l'avant, aussi indestructible que les dieux : l'esprit de Savitri s'étirait démesurément dans une vigueur divine, semblable à une enclume offerte aux coups du Destin et du Temps. Ou bien, lassé de la voluptueuse passion de son désespoir, son être de douleur se calmait, résolu, le regard durci, dans l'attente d'une quelconque issue à ce violent combat, de quelque fait d'armes dans lequel il pourrait s'éteindre à jamais, victorieux sur lui-même et la mort et les larmes.

Le cycle des saisons à présent faisait une pause, comme à la veille d'un changement. Le carrousel des tempêtes aux ailes prodigieuses et le raid du tonnerre en courroux écumant la région avaient pris fin, mais on entendait encore un murmure dans l'air, et la pluie, avec lassitude, suintait d'un ciel lugubre, et des nuages gris à la dérive lente emprisonnaient la Terre, symboles du ciel plombé d'angoisse qui emprisonnait son cœur. Un moi tranquille se cachait derrière mais ne dispensait aucune lumière : pas une voix ne parvenait des cimes oubliées ; dans la seule intimité de sa douleur lancinante, le cœur humain de Savitri dialoguait avec la destinée de son corps.

Fin du chant 1